

Inclure les exclus entretien avec Marie-Claire Blais

Julien Lefort-Favreau et Élisabeth Nardout-Lafarge

Numéro 312, été 2016

Marie-Claire Blais

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81510ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefort-Favreau, J. & Nardout-Lafarge, É. (2016). Inclure les exclus : entretien avec Marie-Claire Blais. *Liberté*, (312), 28–35.

inclure les exclus

entretien avec marie-claire blais

Depuis Key West, où une tempête tropicale faisait rage, Marie-Claire Blais a répondu à nos questions. L'échange, qui évoque autant son travail d'écriture que la portée politique de ses romans, s'est poursuivi par courriel du 26 janvier au 11 février 2016.

Propos recueillis par Julien Lefort-Favreau
et Élisabeth Nardout-Lafarge

LIBERTÉ — De *La belle bête* à *Une saison dans la vie d'Emmanuel* ou d'*Une liaison parisienne* jusqu'au cycle *Soifs*, votre œuvre évolue et se transforme. Comment voyez-vous sa cohérence d'ensemble et les « périodes » que la critique y délimite ?

MARIE-CLAIRE BLAIS — Lorsqu'un écrivain commence à écrire très jeune, je ne suis pas sûre que cette cohérence de l'ensemble des livres qu'il écrira lui soit à ce moment-là très visible, car il embrasse tout à la fois, poésie, théâtre, roman, nouvelles, mais c'est à mesure que le travail se fait, graduellement, que tout devient plus clair et moins confus. Ce qui compte au début, c'est la joie et la découverte de l'écriture, ce qui fut le cas pour l'écriture de *La belle bête* et des livres de jeunesse, mais dès la parution de *Manuscrits de Pauline Archange*, tout semble se dessiner autrement avec des tableaux sociaux mêlés à une écriture qui analyse davantage les caractères des personnages et la société fragile dans laquelle ils vivent. Mais personne n'est plus maladroit qu'un auteur pour décrire les périodes de son travail, ce que la critique souvent fait mieux que nous. Je crois quand même qu'il y a une cohérence de pensée pour ces livres, de *La belle bête* au cycle *Soifs*, du moins on peut retrouver les mêmes préoccupations qui hantent tous mes livres.

Pensez-vous clore ou continuer le cycle *Soifs* ?

Le cycle *Soifs* est bien avancé puisque le huitième livre, *Le festin au crépuscule*, a été publié en septembre, très récemment, et il y aura deux autres volumes : le neuvième auquel je travaille en ce moment et qui sera publié à l'automne 2016, et le dixième qui sera le plus complexe et le plus difficile à écrire, car j'aimerais y retrouver tous les personnages des livres précédents, et ils sont très très nombreux, puisqu'à chaque livre s'ajoutent des personnages différents.

Ces livres évoquent de façon impressionniste, parfois lyrique et poétique, mais aussi avec une dure conscience de la réalité, notre monde actuel, ce temps ou cette ère qui est la nôtre, laquelle est incarnée dans les livres de *Soifs* par des personnages très présents, très actuels (qu'ils soient conscients ou inconscients comme les meurtriers), dans toute sa spontanéité mouvante très rapide, suivant l'accélération de nos pensées, le foudroiement des images dans notre mémoire, lesquelles sont souvent médiatiques et lourdes, mais semées partout dans notre parcours quotidien lucide et éveillé. Déjà dans *Le festin au crépuscule*, on entre dans la conscience de Daniel, l'écrivain, qui se pose les questions que nous nous posons tous sur la survie de l'humanité, la dignité due à chaque être vivant, et enfin

aussi le rôle de l'écrivain pour décrire les horreurs de notre temps, et ce rôle est essentiel. À mesure que Daniel écrit ce qu'il ressent, on entre dans sa conscience de façon plus intime, on voit par ses yeux le monde actuel tel qu'il le voit et tel qu'il pénètre sa conscience pour le tourmenter, et cela est aussi affligeant que très réel.

Le cycle *Soifs* se passe aux États-Unis où vous vivez désormais. Vous avez raconté dans *Parcours d'un écrivain. Notes américaines vos premières expériences dans ce pays et vous êtes revenue sur des moments majeurs de son histoire récente. En quoi les États-Unis contemporains sont-ils un « observatoire » privilégié pour l'écrivaine que vous êtes ?*

Ce qui est décrit dans ces livres de *Soifs*, c'est plutôt un microcosme de l'humanité qu'une description des États-Unis d'aujourd'hui, bien que les deux sujets s'entremêlent constamment. Nous sommes dans cette actualité à vif mais toujours changeante, pour le meilleur et pour le pire, qu'un auteur interprète selon sa vision, témoin des violences et des espoirs de cette époque bouleversante et bouleversée que nous traversons tous à un rythme fou, sans parfois pouvoir comprendre ce qui nous arrive et combien le sort de l'humanité devient lui aussi à vif et d'une grande vulnérabilité. L'île qui est décrite dans ces livres de *Soifs* est le paradis qu'est notre terre avec toutes ses beautés, mais cette île est à la fois le monde et nous-mêmes, dans notre intériorité, et tout cela est menacé par une atmosphère de destruction qui nous étouffe et qui étouffe toute cette beauté que nous contemplons souvent à travers le malheur des autres. Le racisme (comme on le voit en ce moment à travers l'intolérance presque mondiale envers les réfugiés), le mépris, le rejet des démunis, le sexisme, la cruauté de l'oppression, il ne faut pas se méprendre, ce sont des tares universelles, cela n'appartient pas qu'à une seule symbolique ou à un seul pays, nous pouvons voir ces intolérances et ces injustices, de même que ces oppressions à travers les conflits et les guerres d'aujourd'hui; tout cela qui se déroule sous nos yeux est hélas partout dans le monde, passivement nous assistons à ces massacres, ces rejets, ces cruautés, qui sont les nôtres, et on ne peut plus dire *cela se passe ailleurs*.

Il m'a semblé important de parler des États-Unis contemporains (car l'assassinat de Robert Kennedy est encore très près de nous) dans *Passages américains*, afin de pouvoir exprimer mon admiration pour ceux qui ont milité sous l'autoritarisme politique (pour les droits des Noirs, etc.); jeunes étudiants, blancs ou noirs, hommes politiques, artistes, écrivains, comme James Baldwin, qui furent nombreux aux États-Unis, héros ordinaires que l'on oublie aujourd'hui, car on a tendance à croire que tout le pays était raciste comme l'était George Wallace, ce qui n'est pas vrai. La jeunesse américaine et ceux et celles qui l'accompagnaient dans sa lutte juste pour la fin de la ségrégation raciale, et toutes les formes de ségrégation, cette jeunesse et ses alliés ont mené un combat où plusieurs ont laissé leur vie. Je pense souvent que si le président

Obama a été élu deux fois, c'est grâce à eux, à leur courage, à leur détermination.

Les personnages du cycle *Soifs* s'expriment en anglais et vous redonnez leurs pensées et leurs sentiments en français. Croyez-vous que leur anglais continue de s'entendre dans votre écriture, et comment ?

Ces personnages de *Soifs*, qu'ils soient inspirés par des gens de langue anglaise, ou qui parlent d'autres langues que le français, doivent posséder ici une langue universelle, c'est cette langue seulement qu'on entend, comme lorsqu'on lit les livres de Faulkner, on pense que ce sont des voix venues de l'humanité que l'on entend, malgré la présence du Sud des États-Unis qui est très forte, on sait que cela pourrait se passer partout, d'autant plus que la langue chez Faulkner prend toutes sortes de formes et soudain on n'entend plus que ce langage halluciné et hallucinant, mais qui est pour nous universel, avec des personnages universels qui demeurent inoubliables. Faulkner a agrandi des caractères locaux, les a sublimés (Benjy, Christmas dans *Le bruit et la fureur*) et si nous les apercevons dans un comté géographique précis, nous les voyons aussi comme des êtres parlant pour nous en un langage qui est celui de tous, ou une langue universelle qui répond à notre sensibilité et à notre compréhension du monde. Les tragédies de ces livres, le racisme, l'ignorance, le meurtre racial, incarnés par des personnages très impressionnants de vérité, sont des représentations des luttes que nous traversons encore aujourd'hui. Les personnages de *Soifs*, que ce soit Mère dans le premier livre ou Daniel dans le plus récent, même s'ils sont décrits isolément, font partie d'un chœur gigantesque où toutes les voix se mêlent sur un même ton qui est aussi une musique qui varie de la voix solitaire à la voix de l'ensemble, dans la plainte, les cris, la désolation ou l'exaltation de vivre. Finalement, c'est une seule voix à différentes harmonies, à plusieurs niveaux sonores, malgré l'emportement de cette musique, il y a une sorte de ton neutre qui persiste, que ce soit pour le meurtrier comme pour la victime du meurtrier, figures qui traversent le cycle, tous ont droit à une parole qui peu à peu s'efface, tombe dans le silence. Mais l'écho de toutes ces voix, on peut l'entendre encore.

Votre œuvre comporte une évidente dimension politique, vous donnez voix aux exclus de la « mondialisation », mais dans une perspective où domine la prise en compte de l'autre, le partage des souffrances. Comment situez-vous cet engagement ?

Ce serait plutôt un engagement humaniste, surtout exprimé par les personnages de tous les livres du cycle *Soifs*. Dès le premier livre, *Soifs*, Renata discute avec son mari contre la peine de mort (à propos d'un prisonnier du Texas qu'elle croit accusé injustement); son mari est juge, elle lutte contre cet homme qu'elle aime, et comme il est plus jeune qu'elle, Renata espère le transformer. Lorsqu'elle deviendra juge, Renata va œuvrer contre la peine de mort chez les femmes criminelles, mais souvent

ces personnages humanistes doivent se battre avec leurs proches pour mieux se faire comprendre. Il y a toujours deux visages à l'ardeur de cet humanisme qui provoque, dérange, chez ces personnages de *Soifs*. Ce serait pour eux, disons, une sorte de quête d'un absolu qui tourmente la conscience. Ils ont le sentiment de ne jamais en faire assez; Renata, ou Asoka, ou les autres dans cette même recherche n'éprouvent pas de paix intérieure dans ce que vous appelez ce « partage des souffrances », lequel ne peut pas être allégé, comme nous le savons. D'autres personnages ont, dans leur humanisme, des ambitions compréhensibles, je pense à Mère, qui veut que sa fille soit une leader politique, ou à Vincent, le fils de Daniel, qui devient médecin-chercheur pour guérir les enfants de l'asthme aigu dont il a tant souffert pendant son enfance.

Il s'agit surtout d'un humanisme inquiet qui embrasse une humanité trop souffrante, mais je reviendrai sur la sérénité des personnages, et aussi sur leur représentation d'un état de crise dans le monde. Par exemple Jacques se meurt du sida parce qu'il n'y a aucun remède pour guérir cette maladie, alors que, plus tard, Petites Cendres, personnage trans qui fait partie d'une communauté de travestis qui font des spectacles, pourra en guérir avec des médicaments. Ce sont différentes étapes, dans notre histoire, car il y a toujours espoir et évolution. Un personnage comme Mère, qui au début de *Soifs* est une grande dame bourgeoise, devient à la fin de sa vie un être beaucoup plus raffiné, sensible, à l'écoute des autres. Il y avait chez elle une personnalité généreuse puisqu'elle a accueilli des réfugiés dans sa maison (dans *Soifs*), mais cette générosité prend une forme plus humaine, moins rigide, elle en oublie sa classe sociale pour s'humaniser, ce qui chez elle est assez lent comme évolution, mais elle le fait, elle se transforme, grandit.

Vous avez montré dans *Passages américains* comment la lutte pour les droits civiques vous a marquée. Aujourd'hui, dans quelle mesure la conception politique de la « gauche » américaine, en bonne partie héritière de cette lutte, rejoint-elle votre propre regard?

Oui, les grandes luttes pour les droits civiques aux États-Unis ont été très marquantes pour moi. J'étais là, pendant cette période cruciale, je me sentais très proche des étudiants engagés, de toute cette grande vague de révolte qui allait être si fertile pour l'avenir, c'était une période vraiment douloureuse, car il y avait aussi la guerre du Vietnam qui approchait et la vie de bien des jeunes Américains de l'époque en serait profondément troublée, et il y avait une résistance énorme à cette guerre, dans toutes les classes de la société. Nous héritons aujourd'hui de cette courageuse gauche américaine, on peut le voir dans la politique actuelle. (Je pense au sénateur Sanders et à Madame Clinton et à leurs importants débats). Dans le cycle de *Soifs*, il y a des résistants aussi, ils sont surtout parmi les artistes, les écrivains comme Daniel; Renata, même si sa famille est privilégiée, est quelqu'un qui lutte

pour défendre ses valeurs humaines; Ari, dans le premier livre de *Soifs*, est aussi contre la peine de mort et reste très engagé à travers sa profession, et dans *Le festin au crépuscule*, Daniel est très conscient, sur un plan universel, de la menace qui plane sur la liberté de la pensée, de la parole des écrivains. À la fin du livre, cela devient très angoissant pour lui, cette absence cauchemardesque des écrivains de l'Iran, de l'Afrique, pendant une grande réunion internationale des écrivains en Écosse. Il sait ce qui pèse sur les écrivains absents, le châtement, ou l'exil, ou la censure.

À vous lire, la lutte pour les droits civiques devrait s'étendre à toutes les minorités. En même temps, vous montrez que de nouvelles discriminations sont à l'œuvre. Le personnage d'Olivier, ancien militant, dépressif, en retrait dans les derniers romans, marque-t-il le sentiment d'une régression politique?

Oui, je crois que cette lutte pour les droits civiques doit inclure toutes les minorités. Les discriminations sexuelles, il faut les dénoncer comme les autres formes de racisme, l'auteur s'inspire souvent de modèles vivants, de personnes qui lui ont confié les injustices qu'elles ont subies, et dans l'étude de la violence que l'on fait chaque jour tout en écrivant, on s'aperçoit combien il y a de victimes secrètes de cette violence discriminatoire, ainsi les prostitués noirs, les travestis, il y a des milliers de victimes par année dans le monde, pas seulement aux États-Unis et au Canada. Et combien d'assassinats dont nous ne savons rien! Car plusieurs de ces victimes, rejetées, dédaignées, meurent en silence. Et personne n'est là pour les défendre. Cela a changé un peu récemment, avec le secours nouveau que l'on apporte dans bien des villes d'Amérique du Nord à des enfants itinérants que leurs familles ont rejetés à cause de leur homosexualité, ce qui est le cas de Mick (fils d'une famille bourgeoise, dont la mère est riche et écrivain) dans *Le jeune homme sans avenir* et *Le festin au crépuscule*. Mick deviendra plus fort et pourra secourir ces jeunes gens abandonnés dans les rues et qui ne trouvent soudain de solution à leur itinérance que dans les drogues et la prostitution; Victoire, ancien soldat, parle au nom de tous de cette discrimination dont il a été victime, en étant transgenre dans l'armée (là aussi, il y a des progrès; l'armée, grâce au président Obama, est beaucoup plus tolérante aujourd'hui); dans sa transformation féminine, Victoire découvre la vulnérabilité des femmes et combien les femmes subissent elles aussi souvent une forme de discrimination, de racisme.

Mais, malgré l'espoir, certains personnages ne sont-ils pas désespérés?

Oui, Olivier, un personnage qui me tient à cœur, est très tourmenté, dans ces livres de *Soifs*, par le mal du racisme et par son combat contre le mal; il a vécu les plus grandes luttes (Birmingham, l'incendie des églises, etc.) dans sa jeunesse où il fut militant acharné. Et plus tard, même heureux dans son mariage avec Tchouan, il ne parvient pas à oublier ce combat. Il y a aussi le combat

de l'écrivain que mène Olivier, qui lutte contre l'impuissance d'écrire. Lui qui fut d'abord un activiste se retrouve devant la solitude de l'écriture dans son cabanon, près de la mer. Il a du succès comme journaliste, mais ne parvient pas à oublier le passé et à vivre une vie normale, quand pourtant il adore sa famille. Sa dépression est très liée à cette incapacité d'écrire ce qu'il voudrait écrire, ce qu'il ne parvient pas à décrire dans ses livres et dans ses articles. Daniel, qui est un écrivain beaucoup plus jeune, a suivi son combat dans les journaux et il le voit soudain fragile, lui qui était si fort et si actif. J'ai vu plusieurs écrivains céder à la dépression près de moi, tant la vie intérieure d'un écrivain, poète, romancier, peut être un foyer d'incertitudes, de malaises. Olivier est un écrivain noir, ce qui le fragilise encore plus. Pourtant il écrira jusqu'à la fin de sa vie. Daniel le voit s'amoindrir non seulement avec cette lente dépression mais aussi dans sa santé, Olivier souffre d'une maladie des nerfs, lui qui était un sportif ne parvient plus à se lever. Mais pour Daniel, ce déclin physique et mental d'un écrivain n'est qu'une triste apparence, il voit toujours derrière ce déclin d'Olivier l'homme extraordinaire qu'il a été et qu'il sera toujours. En ce sens, sa présence rappelle, oui, que malgré les progrès, le désespoir peut naître et qu'il devient ainsi l'un des risques de la lutte, toutefois l'espoir réside aussi dans les témoignages essentiels qu'Olivier a laissés derrière lui (ainsi sa relation avec Daniel, qui fut si influencé par ses écrits), un peu comme pour nous dans le présent, Martin Luther King, James Baldwin, Richard Wright. Ce que ces hommes ont laissé de témoignages continue de nous influencer positivement aujourd'hui. Pour Daniel, Olivier n'est pas un homme désespéré, mais un homme qui, dans son écriture comme dans sa vie, lègue le combat à plusieurs autres.

Votre manière d'attirer l'attention sur les marginaux (homosexuels, transsexuels, travestis, itinérants, déplacés, clandestins) rejoint-elle l'idéologie du *care* ou s'en distingue-t-elle ?

Ces préoccupations pour les marginaux dans mes livres sont des préoccupations qui nous concernent tous. C'est dans *Le jeune homme sans avenir* qu'il est beaucoup question de l'itinérance des très jeunes, ceux qui sont très durs (comme les jeunes Russes arc-en-ciel qui détruisent les musées, les anciennes églises, après avoir logé dans ces lieux, squatters sans scrupules et destructeurs), ou ceux qui peuvent mal se défendre dans cette jungle de notre monde contemporain – car il s'agit toujours de décrire cette ère que nous traversons –, ainsi ces êtres plus faibles et très sensibles que sont les amis de Fleur qui dorment avec lui sur la plage par les nuits humides, Brillant qui leur apporte leurs repas, etc., Fleur lui-même qui deviendra un grand compositeur après avoir vécu pendant des années dans la rue, mais que son passé de mendiant marquera à jamais. J'ai vu ces jeunes gens que je décris, mais pour eux il n'y a pas que la mendicité, la faim, ils aiment être ensemble, dans cette existence infernale qu'ils n'ont pas choisie (cela est arrivé à cause des drogues, du rejet

des parents, etc.), ils sont capables entre eux d'amour, de tendresse, ils se sentent solidaires. C'est cette solidarité de leurs liens que j'ai essayé d'exprimer dans *Le jeune homme sans avenir*, Fleur et Kim sont très attachés à leurs chiens qu'ils nourrissent bien, dont ils prennent soin, même s'ils mentent. Ils s'aiment. Ils sont doués aussi, musiciens, poètes. Ils parviennent à créer une autre communauté, parallèle, où existe encore la compassion. Mais ils vivent constamment sous de grandes menaces, le froid, la maladie. Dans *Le jeune homme sans avenir*, justement ce jeune homme sans avenir, Fleur, sera sauvé par son art, la musique. Le grand pianiste (et compositeur) Franz lui accorde dans un concours musical une bourse pour l'Europe. Parfois, il y a aussi des miracles, comme ce miracle pour Fleur, qui transformera son existence.

« Le racisme, le mépris, le rejet des démunis, le sexisme, la cruauté de l'oppression, il ne faut pas se méprendre, ce sont des tares universelles, cela n'appartient pas qu'à une seule symbolique ou à seul pays. »

Quel rôle joue, dans vos romans, l'actualité ? Par exemple, les catastrophes comme le 11-septembre, l'ouragan Katrina, les scandales, tels celui des prêtres pédophiles, ou encore les faits divers comme les exécutions de détenus, les accidents d'avion ?

Oui, dans ces livres du cycle de *Soifs*, l'actualité est toujours en mouvement, comme nous la vivons aujourd'hui, toutefois rien n'est nommé, ni lieux (parfois, comme pour la Nouvelle-Orléans, mais ce n'est pas fréquent), ni dates de ces catastrophes, car l'intention de l'auteur est de situer ces événements terribles toujours devant nous, comme s'ils allaient sans cesse recommencer, dans l'acuité du moment présent qui envahit complètement nos existences quotidiennes ; les guerres, les famines, les ouragans défilent sans cesse devant nous, puis nous les oublions, mais la mémoire comme malgré elle les conserve tous et les

DOCUMENT

le jeune homme sans avenir

SUR une île du sud des États-Unis, quelque part dans le golfe du Mexique, les désirs et les ambitions d'une famille de militants et d'artistes se mêlent à ceux d'une faune beaucoup plus précaire, faite de marginaux de toute sorte. Peine de mort, exil difficile, agressions sexuelles, exclusion des femmes : la souffrance hante les personnages du cycle *Soifs*. Dans ce passage, l'écrivain, Daniel, qui consacre tous ses efforts à la rédaction d'un unique chef-d'œuvre, *Les étranges années*, attend depuis plusieurs heures à l'aérogare sans savoir ce qui retarde son vol. Ses pensées vont de son fils Augustino, écrivain également, dont l'intransigeance l'a amené à délaissier les mots pour l'action, à son ami Olivier, qui a consacré sa vie à améliorer celle des autres, mais qui paie de sa personne son sacrifice. **L**


i L EST CERTAIN qu'il ne pouvait en être autrement pour Augustino, pensait Daniel, que son fils révolté irait de déception en déception, c'était là un autre courriel que Daniel avait oublié de lire, tant l'ombre intrusive de Laure l'embarrassait, n'était-elle pas toujours autour de lui, se plaignant de ne pouvoir fumer, dans cette aérogare, elle écrirait à la compagnie aérienne, disait-elle, on la dédommagerait, et qui sait, il fallait voir en elle aussi une victime de notre temps, quelqu'un qui se sentait lésé de ses droits fondamentaux, pensait Daniel, ses yeux se fixant sur l'écran de l'ordinateur d'où surgissait les mots d'Augustino, Augustino déçu, toujours déçu, hier par les nappes de mazout sur nos fleuves et océans, l'écume noire sur les têtes des pélicans, des tortues de mer, refaisant pour son père le récit de tant de saccages par l'homme, et déçu aujourd'hui, quand il était en Inde, par les immondices s'accumulant sur les fleuves sacrés, car il n'y avait plus de fleuves sacrés, de ville sacrée, l'ère industrielle pollueait tout, piétinait le sacré, écrivait-il à son père qui, cette fois, épousait sa pensée déçue, ainsi, pendant cet instant, se ressemblaient-ils tous les deux, le père et le fils, pensait Daniel, de l'Himalaya jusqu'aux plaines, l'eau était rare et salie de détritiques, de nobles femmes en saris rouges marchaient trois, quatre heures chaque jour vers ces villages aux sources et aux rivières tariées, le Gange fleuve sacré était le fleuve des toxicités, non, il n'y avait plus de fleuve sacré appelé le Gange, ou de ville sacrée appelée Varanasi, ceux qui se baignaient dans ces eaux se

contaminaient eux-mêmes, écrivait Augustino à son père, et Daniel écrivait vite à Augustino, tu sais, je viens de lire dans une revue scientifique que ces rivières, ces fleuves peuvent encore être sauvés, et je crois qu'ils le seront, ce sauvetage massif est en cours, tu ne me dis pas, cher Augustino, si tu as pu finir ton livre, dans les conditions qui sont les tiennes, jouis-tu au moins d'un peu de confort, sache préserver ta santé, cher Augustino, la pensée de Daniel divaguait ailleurs, vers sa conférence et l'Irlande qu'il verrait demain, James Joyce et ce prodige quand même de pouvoir écrire, ou ce miracle, pouvait-on décrire ce que cela signifiait dans un monde où on lisait peu de cette vraie littérature, où lire était un automatisme de facilité parmi tant de marchandises électroniques aussi éducatives que distrayantes, où tous nos joujoux tactiles nous poussaient peu à la réflexion, nous poussaient à une mobilité ahurie qui nous étourdisait doucement dans notre confort, nous isolant de plus en plus les uns des autres, comme Daniel en avait l'exemple dans cet aéroport, chacun si absorbé par ces jeux, finirait-il par oublier le passage du temps, bientôt ils seraient tous dans cette enclave depuis six heures, attendant que le prochain vol soit annoncé, n'était-ce pas dans tout son confort une sorte d'enfer que de se retrouver ensemble si peu conscients, on pourrait bombarder cet aéroport qu'ils ne sentiraient rien, pensait Daniel, tant l'électronique créait autour d'eux une couche thermique isolante, autour de leurs oreilles qui n'entendaient plus, sous les écouteurs,

comme autour de leurs yeux captifs de l'image qu'ils voyaient, dans un déroulement successif, c'était là une idée que Daniel développait dans son livre *Les Étranges Années*, pensait-il, se reprochant de ne pas avoir écrit depuis plusieurs mois, comment avait-il pu être aussi négligent, sa pensée dérivait aussi vers Olivier et Tchouan, Olivier qui n'écrivait plus, pas même ses articles que Daniel jugeait indispensables, Daniel avait écrit plusieurs fois à Olivier combien la vitalité accusatrice des articles d'Olivier lui manquait, nous avons besoin d'entendre votre voix, Olivier, avait écrit Daniel au journaliste qu'il admirait, mon mari est gravement dépressif, avait écrit Tchouan à Daniel, Jermaine et moi sommes beaucoup à ses côtés en espérant que cela ne sera qu'une phase pour notre cher Olivier, oui, qu'une phase, l'invasion de la douleur psychique a envahi son corps, c'est à peine si Olivier peut marcher, écrivait Tchouan, nous ne savons plus quoi penser mon fils et moi, nous avons consulté plusieurs médecins, vous qui connaissez mon mari affectueux, il nous dit, vous m'aimez, vous continuez de m'aimer, je vous en remercie, c'est déjà beaucoup pour un homme affaibli comme je le suis, ce que l'on ne sait pas, c'est que la dépression mène à la mort, mais je ne veux pas mourir, non, ni me détruire, comme l'ont fait plusieurs écrivains parmi mes amis, toutefois hier je me permettais de les condamner pour leurs actions suicidaires, aujourd'hui je n'oserais pas, je n'oserais plus, disait Olivier à Tchouan, et ces paroles ne sont-elles pas inquiétantes, écrivait Tchouan à Daniel,

mon cher Daniel, venez, je vous en prie, malgré tant de tristesse dans nos vies, venez nous rendre visite comme autrefois, ce sera pour notre famille une joie de vous voir, Daniel écrivait à Tchouan, pourquoi notre cher Olivier éprouve-t-il cette sorte d'insatisfaction chronique, lui dont les générations nouvelles admirent le courage politique et social, toujours cet homme s'est battu, lui qui fut l'un des premiers sénateurs noirs à être élu dans son pays, mais peut-être a-t-il trop combattu, pensait Daniel, lutté contre les forces malfaisantes, hostiles, des forces impavides, quand autrefois, jeune manifestant dans les rues, on lançait contre lui et les siens des chiens enragés, quand le frappaient de leurs bâtons les policiers, en un temps où cela était encore accepté et même permis, Olivier était à l'origine de l'évolution du monde, à cause de lui les lois avaient changé, le cours de l'histoire s'était modifié, pourquoi, oui, cette lassitude du vieux combattant, quand la lutte malgré tout ne faisait que commencer, pensait Daniel qui revoyait Tchouan danser toute la nuit lors de cette nuit de l'anniversaire de Mère, oui, je danserai toute la nuit, avait décidé Tchouan, pendant cette nuit de fête, c'était dans la maison, les jardins de Tchouan, tout ce paysage oriental, léger, qu'elle avait su créer autour d'elle, une luxuriance sans poids, avait dit Mère à Tchouan, que l'on est bien dans ce dépouillement aéré, même en ce temps-là, Olivier demeurait seul dans un cottage près de la mer, communiquant avec sa femme, son fils, par téléphone, reclus, abîmé dans de négatives réflexions, il l'était

déjà, pensait Daniel, le métier de Tchouan l'envoyant souvent à Paris, à Milan, à Hong Kong, ils se téléphonaient encore plusieurs fois par jour, Jermaine était là, venant de la Californie pour être près de son père, quel amour les unissait tous, quelle fidèle affection, et soudain ce voile obscurcissant l'esprit d'Olivier, la misère à nu d'une âme soudain sans ressources ni élan, bien que cela fit tant de peine à Tchouan, à son fils, ils danseraient toute la nuit, en cette nuit d'anniversaire de Mère, ils avaient, la mère et le fils, un même sourire, les mêmes paupières bridées, quand à cette époque Jermaine avait teint ses cheveux en blond, et qu'avait dit Tchouan, cette nuit je ferai ce que je ne fais jamais, je vais partager un peu d'ecstasy avec mon fils, vous savez que je lui défends bien d'en consommer, mais nos enfants soudain ne sont plus nos enfants, ce sont de grands jeunes gens qui ne vivent que selon le plaisir de leur liberté, ne devrions-nous pas être un peu comme eux, moins rigides, plus relaxés, oui, ne devrions-nous pas, Daniel, aujourd'hui, aurait aimé poursuivre cette conversation avec Tchouan, il avait tant à dire à cette femme raffinée qui avait beaucoup aimé Mère et Mélanie, avant qu'elle ne quittât plus son mari, n'osât plus inviter chez elle ceux qu'elle aimait, car n'y avait-il pas trop de tension interne soudain, elle qui aimait tellement rire et danser, n'était-ce pas injuste qu'elle eût à assumer un désespoir qui lui était étranger, pensait Daniel [...]

(Éditions du Boréal, 2012, p. 243-248) 

répand sans cesse dans nos esprits, pour nous tourmenter, du moins hanter notre conscience personnelle et sociale. C'est un tableau social toujours agité, mais c'est bien le nôtre. Dans *Aux jardins des acacias*, le prêtre pédophile qui rencontre Fleur, sur les quais de Paris, le prêtre déchu et très pauvre, délaissé de tous car il est une figure honteuse, ne parle pas que de lui-même à Fleur, c'est un homme très sophistiqué, un connaisseur des arts et de toutes les séductions de l'esprit, dans cette déchéance qui a fait de lui un misérable qui doit se cacher et vivre avec les parias de la société, il est dans la position de juger les églises, les sectes, la fausseté des religions, l'hypocrisie des prêtres qui continuent d'appartenir à une Église faste qui les protège de leurs crimes. On peut penser que Wrath est un homme démoniaque, mais il n'est pas que cela, c'est un étrange mélange humain qui dérange, trouble, un peu comme on peut percevoir Monsieur Ouine, le diable, bien sûr, mais sous un déguisement humain très reconnaissable. Wrath pourrait être aussi un personnage amoral comme on en voit dans *Les possédés* de Dostoïevski. Il est plus qu'amoral, il est comme au-delà du crime et peut voir le mal commis par d'autres qui n'ont pas sa franchise. Fleur lui-même en est confus lorsqu'il apprend qu'il a sauvé le petit Su plusieurs fois d'une overdose. Wrath en même temps est du côté de la révolte des êtres les plus bas de la terre, les êtres jetables, il est avec eux, il prend leur défense, car il faut croire qu'il y a toujours des nuances, même dans le mal le plus pur, en apparence. Wrath parle de ceux qui ont été endoctrinés, comme lui, dans cette prêtrise fallacieuse, il se voit parmi les victimes de cet endoctrinement, et dit qu'il n'avait pas le choix d'agir autrement, que c'était la pulsion du destin qui allait le faire advenir à celui qu'il est.



« Vous avez le choix de varger sur cette compagnie pétrolière qui détruit l'écosystème OU sur ce collectif engagé qui ne répond pas assez vite à vos procès d'intention sur Facebook. QUI CHOISIREZ-VOUS ? La réponse après ce court message de nos sponsors. »

Parmi vos personnages, la plupart sont des artistes ou des militants (ou les deux à la fois); dans la famille de Daniel et Mélanie, l'engagement est le fait de tous, même s'il s'actualise de manière différente. Comment voyez-vous le rôle politique de l'artiste? Et le pouvoir de l'art?

Oui, comme vous le remarquez, plusieurs des personnages sont des artistes ou des militants, il y a aussi des écrivains, comme le jeune romancier Stephen dans *Le festin au crépuscule*, qui sont davantage préoccupés par eux-mêmes, ou qui mêlent à l'écriture l'expérience de leur vie très personnelle (Stephen qui écrit un livre sur son ami voyou trafiquant dont il ne parvient pas à se libérer) tout en étant assez égoïstes, mais cet égoïsme pour le délicat Stephen est aussi une forme de protection afin de préserver son temps d'écriture. Aussi Stephen est un assez jeune romancier. Daniel par contre est un écrivain humaniste qui consacre beaucoup de temps aux autres, pas seulement à sa famille, mais aussi à ses amis. (Olivier, en particulier, qu'il n'abandonne pas, Stephen qu'il essaie de guider vers une sorte de paix intérieure, son affection vigilante pour son fils Augustino). La famille de Daniel est inspirée d'une famille réelle d'une classe privilégiée dont j'ai pu suivre à travers les années le parcours (l'accueil des réfugiés dans leur maison, etc.) et en décrivant cette famille j'essaie de ne pas trop m'éloigner de la vérité. Il est vrai que l'exemple des parents, Daniel et Mélanie et le rôle souverain de Mère, ont beaucoup impressionné les enfants, qui sont tour à tour militants, chacun à leur manière, tout en étant fidèles à leur art (Samuel dénonce dans ses chorégraphies les désastres du changement climatique dont nous sommes responsables, Augustino, qui vit en Inde mais on ne sait où ni comment, écrit à ses frères qu'il vit parmi les plus déshérités). C'est à travers ces personnages que j'exprime ce que je ressens devant le rôle politique de l'artiste, de l'écrivain, aux prises avec les grandes douleurs de notre temps. Comment l'écrivain, l'artiste, par le courage de leurs œuvres, parviennent à exprimer leur révolte contre un monde qui se désintègre, mutilant de plus en plus de vies. Dans *Le festin au crépuscule*, il est beaucoup question du courage ou de la compassion de l'écrivain, et des écrivains qui ont été tués parce qu'ils ont osé écrire ce qu'ils ont écrit, c'est d'ailleurs l'un des thèmes de cette conférence internationale sur la paix à laquelle assistera Daniel en Écosse.

En terminant, vous habitez en Floride depuis maintenant plusieurs années. Quel est aujourd'hui, depuis ce lieu, votre rapport au Québec?

C'est une question difficile, mais je pense que c'est un rapport affectueux, tendre, puisque je suis très attachée à ma famille, à mes amis, aux écrivains et artistes du Québec. Mais je pense qu'on devrait faire davantage pour nos artistes et écrivains, et surtout leur ouvrir davantage les portes vers un monde sans frontières. Nos écrivains, nos artistes ne peuvent souvent voyager, connaître

d'autres milieux culturels d'une grande ampleur, que grâce aux bourses qu'on leur accorde, grâce aux centres culturels qui les accueillent. En fermant les centres culturels à l'étranger, on détruit la naissance des artistes et des arts. Et leur continuité. Si des peintres ne peuvent plus recevoir l'aide des centres culturels, en Europe, les musiciens, les écrivains, tous se retrouvent voués au silence, et les œuvres de nos artistes, musiciens, écrivains, doivent sortir du Québec souvent pour être mieux comprises, du moins pour avoir ce droit à une reconnaissance universelle qui ne soit pas fermée.

La société québécoise est-elle à vos yeux radicalement différente de la société américaine, et comment ?

Non, la société québécoise n'est pas si différente, pas radicalement différente de la société américaine, mais ce qui est remarquable, c'est que nous ayons mis un terme, tard, assez tard malheureusement, à la peine de mort,

quand la peine de mort existe encore aux États-Unis, ce qui est inhumain. J'ai confiance, avec les militants contre la peine de mort aux États-Unis (et avec l'aide du président Obama qui veut une réforme dans les prisons, ce qui a déjà commencé en abolissant le confinement solitaire pour les jeunes délinquants) que la peine capitale sera finalement abolie. Car il y a de plus en plus d'organisations humanitaires qui s'élèvent contre, mais aussi des individus pour qui cela pose un problème de conscience grave, selon la religion qu'ils pratiquent. Mais il y a aussi au Québec comme aux États-Unis des gangs de délinquants, et aussi des jeunes gens innocents en prison, et cette semaine même un jeune homme noir a été tué dans les rues de Montréal. La violence est un drame universel, la société québécoise est plus harmonieuse et plus paisible en apparence, mais je crois que les germes de la violence et du racisme sont partout, et qu'il faut toujours être lucide sur ces questions qui hantent nos vies. **L**

L'œuvre de marie-claire blais

- La belle bête*, Québec, Institut littéraire du Québec, 1959
Tête blanche, Québec, Institut littéraire du Québec, 1960
Le jour est noir, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Romanciers du jour », 1962
Existences, Québec, Garneau, 1964
Une saison dans la vie d'Emmanuel, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Romanciers du jour », 1965
L'insoumise, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Romanciers du jour », 1966
Les voyageurs sacrés, Montréal, HMH, 1966 [rééd. 1969]
David Sterne, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Romanciers du jour », 1967
L'exécution, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Le théâtre du jour », 1968
Manuscrits de Pauline Archange, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Romanciers du jour », 1968
Vivre! Vivre!, tome II des *Manuscrits de Pauline Archange*, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Romanciers du jour », 1969
Les apparences, tome III des *Manuscrits de Pauline Archange*, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Romanciers du jour », 1971 [rééd. 1972]
Le loup, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Romanciers du jour », 1972
Un Joulonais sa Joulonie, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Romanciers du jour », 1973
Une liaison parisienne, Montréal, Stanké, 1975
La nef des sorcières, Montréal, Quinze, 1976
L'océan, suivi de *Murmures*, Montréal, Quinze, 1977
Les nuits de l'underground, Montréal, Stanké, 1978
Le sourd dans la ville, Montréal, Stanké, 1979
Visions d'Anna ou Le vertige, Montréal, Stanké, 1982
Pierre – La guerre du printemps 81, Montréal, Primeur, 1984
Sommeil d'hiver, Montréal, La Pleine lune, coll. « Théâtre et textes dramatiques », 1984
L'île, Montréal, VLB, 1988
L'ange de la solitude, Montréal, VLB, 1989
L'Exilé, nouvelles, suivi de *Les voyageurs sacrés*, Montréal, Bibliothèque québécoise, coll. « Littérature », 1992
Parcours d'un écrivain. Notes américaines, Montréal, VLB, 1993
Soifs, Montréal, Boréal, 1995
L'instant fragile, anthologie, Montréal, Humanitas, 1995
Œuvre poétique, 1957-1996, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 1997
Théâtre, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 1998
Textes radiophoniques, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 1999
Dans la foudre et la lumière, Montréal, Boréal, 2001
Des rencontres humaines, Québec, Trois-Pistoles, coll. « Écrire », 2002
Augustino et le chœur de la destruction, Montréal, Boréal, 2005
Noces à midi au-dessus de l'abîme et autres textes dramatiques, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2007
Naissance de Rebecca à l'ère des tourments, Montréal, Boréal, 2008
Mai au bal des prédateurs, Montréal, Boréal, 2010
Le jeune homme sans avenir, Montréal, Boréal, 2012
Passages américains, Montréal, Boréal, coll. « Liberté grande », 2012
Aux jardins des acacias, Montréal, Boréal, 2014
Le festin au crépuscule, Montréal, Boréal, 2015 **L**